

inhabituelle, ainsi les ouvriers, les commerçants et artisans, les sous-officiers.

La conclusion à laquelle parvient Jacqueline Sainclivier pourrait paraître étonnante à certains, notamment les générations d'après-guerre : « Quel que soit le recensement auquel on se réfère, les Résistants représentaient donc moins de 1% de cette population. On est donc loin de l'unanimité des Français, tous Résistants ou presque, tel que cela a pu être décrit ou dit souvent après la fin de la seconde guerre mondiale. Il nous semble nécessaire ici de dire avec force que la Résistance n'a été le fait que d'une *minorité*. Minorité assurément en ce qui concerne « la Résistance active, consciente, organisée » mais, ajoute l'auteur, « aurait-elle pu exister, cette Résistance sans la complicité tacite et silencieuse de l'ensemble de la population, et particulièrement des agriculteurs et de la classe ouvrière ».

Pour tous ceux qui ont vécu cette période troublée, souvent dramatique, cette complicité, et aussi — il faut savoir le dire — le refus de cette complicité ou le plus souvent une neutralité de survie, ont contribué à créer les conditions de la vie quotidienne. Il était fort utile que statistique et sociologie contribuent à éclairer l'histoire.

Jacques CHARPY

Alain CROIX, *L'âge d'or de la Bretagne, 1532-1675*. Rennes, éditions Ouest-France, 1993, 579 pages, 22 graphiques.

Cet ouvrage est le septième volume de l'*Histoire générale de la Bretagne* de la collection Ouest-France et, du même auteur, un livre intermédiaire par ses dimensions entre une thèse monumentale d'une part, et l'extrême concision d'un « Que sais-je ? » (1), de l'autre.

Le plan combine quatre parties thématiques, politique, économie, société et démographie, culture, ponctuées par un regard sur la fin de la période étudiée. L'auteur accorde d'abord une large place à l'organisation politique et ne dédaigne pas l'étude d'un événement comme la guerre de la Ligue. Le poste du gouverneur, qui octroyait d'importants pouvoirs militaires, est resté pendant plusieurs générations dans la descendance de l'ancienne maison de Penthièvre, dont la résurgence des prétentions sur le duché était toujours possible en fonction des circonstances et des rapports de forces. Dès 1589 des Bretons se doutaient des espoirs que nourrissait

(1) A. CHÉDEVILLE, A. CROIX, *Histoire de la Bretagne*, P.U.F., Que sais-je ?, 1993, 127 p.

Mercoeur de restaurer le duché. Cette ambition n'a trouvé dans la population aucun sentiment indépendantiste pour lui faire écho, et à cet égard le romantisme nationaliste de maints auteurs du XIX^e siècle était une pure fiction, mais c'est en faveur de Mercoeur qu'ont massivement opté les villes, notamment les villes portuaires. En 1592, au soir d'une bataille victorieuse, l'héritière du Penthièvre a pu croire qu'elle allait devenir duchesse de Bretagne, « un duché largement autonome dans une France ligueuse » (p. 54). En cette guerre comme en d'autres occasions, le destin politique de la Bretagne a été scellé ailleurs et au loin. La Bretagne des XVI-XVII^e siècles a bien été « pays de cocagne ». Un chapitre de géographie historique insiste sur l'idée que l'isolement et l'enclavement de la péninsule bretonne ne sont qu'un mythe et un anachronisme. Rappelons, pour mémoire, la diversification de la production agricole, le premier rang tenu dans ce qui était le premier secteur industriel exportateur français, la toile, et l'extraordinaire dynamisme maritime. Notons aussi la création d'entreprises métallurgiques capitalistes dès le milieu du XVII^e siècle, la noblesse aristocratique n'ayant attendu ni le XVIII^e, ni... la théorie des élites pour acquérir esprit d'entreprise et capacité à l'innovation technologique.

Dans le domaine de la démographie historique, on connaît déjà l'ampleur massive des dépouillements réalisés par Alain Croix. Deux chapitres fournissent une synthèse commode et concise de ses résultats. Il va sans dire que par rapport à sa thèse, Alain Croix a dû renoncer à l'exposé de nuances jamais négligeables ; ainsi le rapprochement des deux plans de Rennes (p. 299) comparant les domiciles des riches et ceux des pestiférés entrés à la Santé : l'un est bien l'exact négatif de l'autre, mais c'est d'abord parce que les règlements de police prescrivaient le regroupement des malades pauvres à la Santé alors qu'ils autorisaient les riches à demeurer chez eux. Reste que les conclusions de l'étude démographique sont particulièrement nettes. La connaissance approfondie de la fameuse croissance démographique bretonne, forte et durable, de ses phases et de ses différences de faciès dans l'espace, permet une analyse des liens entre croissance démographique et prospérité économique, qu'on aurait aimée moins concise (p. 279). D'autre part la chronologie fine des crises démographiques, greffée sur le contexte du mouvement séculaire, semble montrer que, sans que cela diminue en rien l'importance des grandes mortalités, ici non plus celles-ci ne furent pas un rouage du mécanisme autorégulateur. Les crises furent d'abord des accidents, un phénomène exogène à la population. Il n'est pas fréquent de pouvoir poser ce problème théorique au XVI^e et au début du XVII^e siècle.

Dans le domaine de la culture, l'alphabétisation, l'édition et la création intellectuelle furent réduites. Je plaiderai seulement la cause d'un historien, Du Paz, dont l'œuvre est taxée d'avoir été dépassée dans sa

conception, alors que l'histoire généalogique fut au XVII^e siècle un creuset de l'histoire érudite, et que dès 1619 Du Paz savait critiquer une source et déceler un faux. Mais l'écrit n'était pas le principal moyen de communication, lequel était l'ensemble des langages de l'oral et du corps, ici particulièrement riches (langue bretonne, théâtre, chanson, jeux sportifs, danse) et pas exclusivement populaires. Une bonne partie des éléments de la culture de la mort était commune à tout le monde catholique ; la Basse-Bretagne n'y ajoutait qu'un accent particulier qui provenait peut-être du vieux fonds culturel celtique. L'auteur explique la faiblesse du protestantisme breton et discute le difficile problème de la rareté de la répression de la sorcellerie. Non sans rencontrer des résistances, la réforme catholique a été une véritable offensive de conversion et d'encadrement des fidèles.

La grande révolte de 1675 conduit à observer et essayer de dater le renversement de la conjoncture, un peu plus tardif qu'ailleurs dans le royaume, problème sur lequel la cinquième partie donne d'abord une synthèse tout à fait nouvelle, éclairée par les recherches les plus récentes. C'est au moment où la prospérité s'essouffait que s'aggravèrent le prélèvement fiscal, dont la perception a été aiguë, et le prélèvement seigneurial, sur lequel on ne dispose d'ailleurs pas d'études systématiques suffisantes. A la conjoncture générale s'ajoutèrent en Bretagne les effets désastreux de la politique royale, qui sacrifia les activités toilières de l'Ouest au protectionnisme contre la Hollande et l'Angleterre ; en cette époque de mercantilisme, l'économie bretonne a manqué d'un état menant une politique conforme à ses intérêts. Je suis tenté de voir là rétrospectivement l'enjeu historique des efforts et de l'échec de Mercœur. Les dernières pages méritent une attention particulière : l'auteur y analyse ce phénomène d'« expansion sans mutation » que connut la Bretagne aux XVI^e-XVII^e siècles, dont le terme a coïncidé avec un véritable verrouillage idéologique. Il y a là, sur la généralité la plus peuplée du royaume, un effort d'histoire totale et une réflexion engagée dans les débats actuels des historiens.

Ajoutons enfin qu'on retrouve ici les caractéristiques qu'on connaît aux travaux d'Alain Croix. Le souci d'éviter les anachronismes, en prenant soin de distinguer nos normes et celles du passé (le terme même d'hygiène (p. 305) est anachronique). L'art de trouver dans un texte un intérêt à un second niveau, le *regard* du témoin, ce qui permet à l'historien des mentalités de découvrir des perceptions, puis leur évolution. La masse prodigieuse de la documentation lue et maîtrisée, puisque cet ouvrage synthétise aussi bien les vieux et bons auteurs comme Marcel Planiol, des mémoires inédits des trois universités bretonnes, et les ouvrages les plus récents ou même à paraître, y compris en langue anglaise. C'est la présentation de cette bibliographie qui appelle ma seule réserve notable, présentation commune à tous les ouvrages de cette collection : le décou-

page d'une bibliographie selon les chapitres a certes pour but de montrer comment le livre est écrit, mais le morcellement à la fin de chaque chapitre ôte au lecteur toute vue globale, que donne au contraire une bibliographie pareillement découpée mais regroupée à la fin du volume.

Reste que ce grand livre réussit le double tour de force d'inscrire une réflexion historique originale dans une histoire régionale, et de s'adresser au grand public cultivé, comme en témoignent la clarté et la simplicité du style, tout en apportant au spécialiste une information renouvelée.

Michel NASSIET

Claude MIGNOT et Monique CHÂTENET (sous la direction de), *Le manoir en Bretagne, 1380-1600*. Paris, Imprimerie nationale, 348 p.

Commencée en 1987, sur les conseils d'André Mussat, par Roger Barrié, alors conservateur régional de l'Inventaire, qui organisa en 1989 une rencontre interrégionale à Rennes, l'enquête sur les manoirs bretons, en vue d'une analyse comparée de la petite maison seigneuriale entre les diverses régions pour parvenir à une histoire de l'habitat rural, vient d'aboutir en 1993 à la publication du numéro 28 des *Cahiers de l'Inventaire général*, sous la direction scientifique de Claude Mignot et Monique Châtenet, *Le manoir en Bretagne, 1380-1600*. Cette œuvre collective de chercheurs du service régional de l'Inventaire général des richesses artistiques, d'historiens et de spécialistes, conçue sous la direction de Francis Muel, est dédiée à la mémoire d'André Mussat.

Cette même année 1993 a été marquée par une exposition « mise en scène » à La Roche-Jagu par le Conseil général des Côtes-d'Armor, avec la collaboration du Ministère de la Culture et du Conseil régional de Bretagne, *Fenêtres sur cour ; les manoirs en Bretagne de 1380 à 1600*. Un catalogue de près de cent pages constitue la mémoire d'une manifestation qui a drainé des visiteurs en grand nombre ; dans ce site exceptionnel du manoir de la Roche-Jagu, a été présenté l'essentiel des apports des recherches sur les manoirs, accompagné d'une reconstitution des principales pièces du logis. Le catalogue offre aussi, pour le bâti, un aperçu sur la vision romantique et la passion néo-gothique du XIX^e siècle ainsi que sur le néo-régionalisme du XX^e siècle, et pour les objets, sur l'orfèvrerie civile, les étains et la table au Moyen Age.

Pour en revenir à la publication des *Cahiers de l'Inventaire*, je soulignerai d'abord son excellente qualité typographique qui contribue au plaisir de sa lecture : la mise en pages très soignée de l'Imprimerie nationale avec le texte sur deux colonnes, le rappel des titres des articles composant les six chapitres, sous les indications de pagination sur la page